

Un réveil en salle

Je me réveil à peine. J'entends autour de moi, le bruit du moniteur cardiaque, les infirmières qui s'activent autour, dans la salle de réveil. L'une d'entre elle, me sourit, se penche au dessus de moi et me demande comment je vais :

- Ça va, lui répondis-je péniblement. Je sens encore, dans ma gorge, le goût des produits anesthésiants.

Ce fut l'une de mes plus grosses opérations, plus de 12 heures d'opération, pour une ostéotomie du tibia. En effet, le botox qu'on m'a injecté depuis petit, a eu pour effet de déformer mon squelette au niveau du pied droit et il fallait arranger ça. Six mois de fauteuil roulant et trois fois plus pour réapprendre à marcher. J'ai 15 ans.

Les hôpitaux et moi, ça me connaît. Notamment le CHU de Montpellier et son ténor, le Pr. Di Meglio, un professeur spécialisé dans les problèmes orthopédiques des enfants, je lui dois tellement, que je ne saurais le dire.

2

Mon premier souvenir

J'ai 3 ans, peut-être 4. Je vais en ambulance à Palavas-les-Flôts. Pas pour la station balnéaire mais pour un centre de rééducation où je vais passer plusieurs jours par semaine. Je suis triste et angoissé. Je me sens comme arraché à mon univers. Les gens qui y travaillent, sont gentils, mais je ne le supporte pas, je me sens mal. Je passe des nuits à grincer des dents, à attendre que ça passe. Je dors dans un lit avec des barrières, comme pour éviter que je m'évade. À 3 ans et déjà en prison.

Je fais de la rééducation, des activités, mais la majorité des enfants qui sont dans ce centre ont une déficience mentale, ce n'est pas ma place. J'ai peur et je me sens laissé pour compte.

Un jour, on me sort de là. La dernière entrevue que j'ai, avec la directrice de cet endroit maudit dans mon esprit, est sans équivoque « Ne vous faites pas d'illusions, il ne marchera jamais, à 18 ans peut-être avec des cannes, et encore... ». Encore aujourd'hui, une colère froide gronde en moi.

3

Mes premiers pas

J'ai six ans et demi. Je suis en séance de kinésithérapie à Avignon, dans un cabinet qui ne fait que des enfants. J'ai une idée fixe : marcher. Marcher. Avancer. Et avancer seul. Il n'y a rien d'autre qui me motive. Je brûle de pouvoir marcher.

Un jour mon souhait fut exaucé. J'étais là, face à un tapis et d'une voix directive et douce la femme qui m'encadrait, me dit : « Allez Tom, tu peux le faire. C'est maintenant ». Je fixe le tapis et je m'élançais. Péniblement. Mais à ma grande surprise, je ne tombe pas, c'est scabreux et difficile mais j'avance, c'est fait. Tout le monde est en larmes. Ce fut aussi le cas de ma mère lorsque je rentrais ce soir là.

Il faudra encore de longues années pour que ma marche se parfaire et encore aujourd'hui, il reste de ses six ans, un boitement prononcé, mais l'histoire continue.

4

La mère Michèle

Je connais les discriminations. Et je l'ai aient rencontrées la première fois, à l'école primaire quand je n'étais même pas encore en classe préparatoire. Elle s'appelait Michèle, c'était la directrice de l'école. Pour elle, c'était sans équivoque : je n'avais pas ma place, dans une école « normale », il fallait que je sois suivi dans une école différente, encadré, pour « ceux qui sont comme moi ». Bref, une école de boiteux. Autant que je m'engage dans la piraterie alors. Malheureusement, son vœu à elle, ne sera pas exaucé. Ma mère et mon beau père, refusant catégoriquement cette proposition. Alors, elle choisira la voie de l'humiliation. Refusant au tour à tour de concevoir mes difficultés, me rabaissant dès que l'occasion se présentait. Elle jouait avec le feu. Un feu avec lequel elle ne tarderait pas à se brûler.

Ce feu se présenta sous la forme d'un dossier épais qui atterrit directement sur un bureau au rectorat, dénonçant ses méthodes douteuses auprès de l'inspection académique. Auquel elle aura l'amabilité de répondre « Salopard » à l'inspecteur devant elle. La douche sera glaciaire pour elle.

6

Mes années collège

Elles furent, sans conteste, les pires années de toute ma vie. A cet âge-là, je crois que l'injustice règne en maître. Tout le monde est dans sa crise d'ado identitaire, pour moi, cela s'est traduit par une marginalisation, un bouc émissaire. Encadré par l'équipe pédagogique et de facto mis à l'écart, comme une sentence invisible. J'étais arrivé au collège pleins d'espoirs, bon élève. J'en ressortis éreinté, fatigué, désabusé, à limite d'un cancre notoire. On avait décrété que je n'aurai pas le droit d'être heureux. Et la vie se chargeait bien de me le rappeler. Mais pour ma part, je cachais tout, ce mal-être qui me rongait, qui m'emmurait, peu à peu.

J'ai bien sûr pensé à tout arrêté. Plus d'une fois. Mais une petite voix s'est toujours chargé de me conseiller avec sagesse dans les moments les plus difficiles. Je quémandais de l'affection, de la reconnaissance auprès des gens de mon âge et je n'avais que de la poussière en guise de contentement. Heureusement que les profs étaient là. Ce sont eux, qui m'ont permis de tenir le coup.

Qu'aurais-je été sans cette prof d'arts plastiques, aux boucles d'oreilles si caractéristiques ?

7

Mes années lycée

Quel soulagement. Ce n'était pas encore la joie de tous les instants, mais je me sentais, mieux, tellement mieux. J'avais des potes, bien que toujours suivi en classe, pour m'aider notamment à porter mes affaires, j'avais enfin le sentiment, de pouvoir être un jeune comme tout le monde.

Il y avait les habitués du bâtiment H, on s'y retrouvait pour se poser tranquillement. J'étais un littéraire dans l'âme et mon arrivé dans cette série a continué à faire grandir en moi, ce faisceau de confiance retrouvée.

Mes profs étaient bienveillants et attentionnés. L'une d'entre elle, Madame D. était ma prof de littérature, elle avait une voix douce, on l'a sentait réellement intéressée par le devenir de ses élèves, quel plaisir de se retrouver dans son cours.

Évidemment, il n'était pas tous, si doués. Faut pas pousser mémé dans les orties.

8

La question

Il y avait ceux qui osaient la poser, et ceux qui n'osaient pas. La question est simple « Qu'est ce que tu as ? », « Pourquoi tu marches comme ça ? ». Quand j'étais en primaire, je venais devant la classe, expliquer. C'est une habitude que j'ai perdu en suite, au collège quand j'ai vu, que malheureusement, ça n'en valait pas la peine. Mais c'est une question auquel j'aime répondre. Je n'ai rien à cacher, et certainement pas quelque chose qui se voit comme cela !

Et, il y a ceux qui ne demandent rien, mais qui dévisagent. Ceux-là sont les pires. Il n'y a rien de pire que d'être épié. C'est ce comportement invasif et déplacé qui a entretenu chez moi, la peur du regard de l'autre. Peur que j'ai mis des années à désamorcer et qui resurgit parfois, encore aujourd'hui.

Je suis quelqu'un de sociable, et je pense, d'avenant, alors hésiter avec moi, est la pire des choses à faire. J'ai arrêté le cannibalisme le 31 décembre 2019, aucune raison de s'inquiéter.

9

La fac

Quel bonheur. Et en même temps quelle montagne à franchir. La fac m'a ouvert tellement de portes et avec elles, leur lot d'embûches. J'ai choisi de quitter mon Vaucluse natal pour venir à Aix-en-Provence, dans cette prestigieuse et majestueuse faculté de Droit. Qui est aussi, une sacré usine à gaz où transitent chaque semaine, milliers d'étudiantes et étudiants.

Mais quel épanouissement à venir. J'y ai découvert le BDE, les soirées, l'autonomie et tout ce qu'elle présuppose comme emmerdes. C'est, je pense, le mot qui convient.

A la fac, et surtout dans une fac qui n'est pas à taille humaine, c'est chacun sa merde, heureusement qu'on peut faire preuve d'entraide et de solidarité entre nous. Les profs sont pour beaucoup assez inaccessibles, les cours en amphithéâtre ne privilégiant pas le dialogue.

Il y a des exceptions. Je pense notamment, à ce monsieur M, un professeur que j'ai eu pour la première fois en deuxième année. Un homme rieur, dont l'humour ponctuait ses cours qu'il rendait passionnant. Je lui dois, le fait de m'avoir permis de tenir. La fac a bien failli avoir ma peau. J'ai fait parti de ses étudiants qui se sentent seuls, et qui dépriment seuls, et qui finissent par faire une dépression et des dépressions. Heureusement qu'il a été là ce professeur mi-monégasque, mi-bling-bling, mi sauveur. A poser sur ses élèves un regard intéressé et attentif.

10

Aujourd'hui

Aujourd'hui tout va mieux. La confiance est là. La peur de retomber l'est aussi. La peur du regard de l'autre s'est dissipé, sans en avoir rien à faire, c'est devenu plus un moteur qu'un frein au fil du temps. Je m'accepte à peu près, tel que je suis. J'ai immortalisé ce saut vers l'inconnu en décidant de sauter en parachute à 4.000 mètres, en 2015. Une expérience salutaire, pleine de symbolique pour moi !

J'ai des potes, des amis, des passes-temps. Je reste un boiteux, qui boite moins et qui doit désormais emboîter le pas dans ce monde qui avance.